



Je suis une femme de l'armée,  
De génération en génération, j'y suis née  
De nature garçonne mais je me suis féminisée  
L'armée m'a forgée à combattre l'ennemi,  
Mais pas à assumer mon ennui, mes envies.  
Je veux vivre, je veux voler.  
Je veux survivre, je veux aimer.  
A l'armée j'obéis aux ordres  
Dans ma vie, c'est le désordre  
Les hommes me guettent la nuit, car je suis  
jolie  
Mais aux rangs, pas un bruit.  
L'armée est ma famille, ma patrie, sous mon  
aile  
C'est par ferveur que je mourais pour elle  
Le soleil va se lever et je suis aux aguets  
J'attends de voir ma destinée... auprès de  
l'armée.

Je suis la Marylin de l'Armée, et je fais mon show devant les hommes. Je suis le sex-symbol asiatique. Je suis à l'inverse de toi, femme de l'Armée, fragile, simple et sophistiquée à la fois. Je vends mon image, mon cul à la télévision, on me détruit de l'intérieur et on me formate...

Je suis un jouet, une poupée, mais j'assume.  
Chère femme de l'Armée, moi aussi j'ai un combat,  
Celui de n'être pas moi-même pour survivre.  
Survivre à ces vautours, à la machine infernale du cinéma, de la musique,  
du show-biz, de l'Argent Roi. Moi, je suis le sujet, mais je deviens l'idole  
des jeunes, le fantasme des hommes et des femmes.  
Chacun sa vie, chère femme de l'Armée... Chacun sa place. Je suivrai le  
cours de mon destin, il me perdra, certainement...



Allongée sur le matelas de mes rêves éveillés, j'éloignai la réalité laide et ses postures soumises, je tournais résolument le dos aux assujettis soumis aux machines violentes, aux rassemblements tristes et obligatoires. Je jetais alors mes pieds bottés dans le vide comme symbolique d'une déclaration hostile, un rejet, une évidence... Je n'en suis pas, je n'en suis plus et je vous tourne le dos.

Oui, je rêvais d'un ailleurs sans figure, sans posture, qui sans doute allait se dessiner au tempo des santiags noires qui m'accompagnaient désormais comme un signe d'appartenance, une référence aux paysages inconnus qui me restaient encore à découvrir. J'étais devenue Rockie par nécessité, besoin d'air pur, sonorités mêlées de bonheur à construire... Les gens d'ici n'aimaient pas mes jupes courtes, ils maudissaient ma silhouette et mes poses provocantes. J'étais simplement une couleur contre l'ordre, une palette de possibles pour fuir le gris soumis, le gris muraille. Pouvais-je alors m'imaginer telle une allégorie? Celle d'une liberté à conquérir, un passage à choisir, une résolution à ne jamais trahir. Bien loin de Paris, j'étais devenue une Penseuse de Rodin sans l'avoir voulu, un simple regard posé sur demain, un monde où une accumulation de matelas jouait la courte échelle pour apercevoir plus loin, plus beau, qui savait? S'évader la belle affaire!

S'évader, oui, sans tunnel à creuser, muraille à renverser, menottes à faire sauter...

Ce sont mes bottes, *celles qui sont faites pour marcher, oser, courir, s'afficher*, celles qui désignaient la direction à suivre. Là où la brume recouvre encore l'espérance, là où la poussière allait se disperser, pour apaiser enfin les êtres chamboulés, bousculés de questions existentielles, guère satisfaits des places attribuées.

C'était la moitié d'un ciel qui partait à l'aventure, avec l'effronterie comme alter-ego, la réflexion en moteur auxiliaire, le pas de côté pour dégager du rang...

Proposition d'écriture à partir d'une peinture de Baiao Zhong  
QUOI QUE L'ON EN PENSE / CATHERINE CHATEL-JACQUINET



Le retour du prêtre Augustin Chang était annoncé dans la une du journal de Canton *La Presse populaire*. En effet, après plusieurs années consacrées à sa formation de prêtre taoïste, celui-ci décida de revenir s'installer dans sa ville natale afin d'y accomplir sa mission. En tant que religieux, appelé encore Daoshi, il ne souhaitait pas vivre en ermite, mais plutôt en famille ; s'intégrer au sein de la population lui semblait plus proche de sa voie.

Le journaliste, spécialisé dans la rubrique *Spiritualité* était venu tout spécialement prendre une photo de la famille Chang sur la place des armes.

Pour cette prestigieuse occasion, la grand-mère et la mère étaient toutes les deux vêtues de leur tenue traditionnelle qu'elles portaient fièrement. Une robe longue et ample, recouvrant, bras et jambes ; des ballerines modestes aux pieds, les mains cachées par le tissu de leurs manches. La tête droite, exprimant une forme de dignité, d'admiration. Comment ne pas s'enorgueillir de l'enseignement reçu par le cadet et se réjouir de la transmission qui serait assurée auprès de la communauté ; un véritable honneur pour notre famille pensait la matriarche.

Cette religion s'apparente plutôt à une philosophie de vie. Elle a été fondée au seizième siècle avant Jésus christ.

Mia, la plus jeune sœur n'adhérait pas vraiment à ce genre de croyance ; elle se reconnaissait davantage dans la société moderne et se laissait tout naturellement divaguer dans ses rêves bien éloignés, multicolores ou elle pourrait apprendre toutes sortes de danses... Oui, un jour elle danserait le tango, le paso-doble, le rock, elle porterait des vêtements élégants qui soulignerait les courbes de son corps fragile, des jupes fendues ; les hommes qu'elle fréquenterait seraient vêtus de costumes en lin froissé et leurs chemises resteraient ouvertes sur l'avenir, le désir. En attendant, elle portait ses chaussures à talons, cela lui permettait de s'affirmer, de manière discrète, certes, elle s'engageait timidement dans une forme de rébellion. Mais pour l'heure, elle continuerait, l'entre-soi, le faire semblant, par respect pour ses aïeux...

## A PARTIR DU PEINTRE CHINOIS ZHONG BAI AO. TEXTE PATRICIA BAUD



- Je t'arrête tout de suite. Tes idées de grandeur vont t'amener à te pendre
- À me pendre ! Juliette resta bouche bée.
- C'est une expression ou à te vendre. C'est une mise en garde. Prends comme exemple l'Amérique. Ce pays immense, majestueux, "uge" comme ils disent. Eh ! Bien ce pays et ces habitants veulent être les maîtres du monde. Ils feraient bien de réfléchir, les Américains, redescendre de leur ambition démesurée et avoir un peu plus les pieds sur terre.
- Le Japon aussi voulait être le toit du monde et pourtant c'est un petit pays.
- Bon exemple. Ils se sont pris deux bombes atomiques. Cela leur a fermé le bec rapidement. Ce que je veux te dire, Juliette, c'est que tes rêves insensés de liberté te conduiront à la déprime. Comme on dit : tomber de haut.
- Fait attention, Edith, c'est toi qui va tomber. Tu est vraiment prête à toutes les exubérances pour faire un selfi original !
- Expliques moi la différence entre extravagante et originale. Toi tu es extravagante, loufoque, baroque avec tes idées incongrues. Moi, j'essaie d'être originale. J'arrête les utopies, les slogans sans fondement. Je regarde autour de moi et je me différencie. C'est plus réaliste.
- Je ne veux pas être réaliste, Edith ! La réalité, cette société, ce monde ne me convient pas. Je n'y suis pour rien, et je refuse d'y être pour quelques chose.
- N'importe quoi ! Pousse-toi, je ne peux pas réaliser ma photo. Je l'intitulerai une grande parmi les grands.
- Les grands imbéciles, rétorqua Juliette moqueuse et envieuse.
- Tu n'es vraiment pas marrante. Je ne partirai plus en voyage avec toi...



## Amaya, Soleil Levant



Lovée dans le ciel terni de l'Empire, je libère mon corps des derniers vestiges du passé, le temps d'une rêverie.

Devenue « patrimoine culturel vivante » j'excelle dans l'art de la dissimulation, derrière un masque au teint diaphane, le regard glacial, les lèvres écarlates.

L'art de donner du plaisir dominait dans le théâtre des marionnettes. Je tirais habilement les fils pour réprimer, ou en relâchais, le temps de nourrir les fantasmes des esthètes.

Je feignais l'abandon.

Je déployais lentement mon éventail au rythme du shamisen. Mon langage corporel codifié, les invitait à converser. Je suggérais, charmais, en exaltant divinement leurs sens. Je m'appelle Amaya.

Pendant quelques instants, j'oubliais que ma mère m'avait vendue, petite fille! Pour servir dans une maison d'Okoya ( maison de Geisha).

Mes aptitudes pour les arts et ma ténacité, m'ont permises de devenir l'artiste d'aujourd'hui. Je fus capable de toutes les abnégations pour métamorphoser ma vie, incertaine. Apprendre à maîtriser mon corps, puis mes pensées décuplait ma force, jour après jour, pour sauver mon devenir.

J'ouvris les yeux, me levais pour déchirer la grisaille et criai le poing levé :

- Je suis le Soleil Levant !

Une scène Apocalyptique de nuit. Rêve éveillé ou vision du futur ?



Clément marchait d'un pas lent, seul, dans cette ruelle étroite.  
La nuit était sans étoile, l'atmosphère lugubre  
Faiblement éclairée par des lumières artificielles  
Les panneaux suspendus sur les magasins, étaient en chinois  
Où se trouve-t-on ? Dans une métropole chinoise, Hong Kong, Taiwan ou bien le  
Chinatown aux Etats-Unis ?  
L'ombre de Clément se projette sur le sol, derrière lui.  
Projection de l'ombre, projection du futur  
Vision inquiétante : catastrophe naturelle ? Guerre ou bien révolution ?  
La ville est à feu et à sang  
Laissant derrière elle un tas de ruines  
Les âmes montent jusqu'aux cieux. Effroyable vision.  
La noirceur de la nuit correspond à la noirceur de l'avenir  
Plus Clément avance, plus l'impasse s'approche  
Rue sans issue, ville sans vie, ô désespoir  
Tel est le destin de Clément ? Tel est le sort de toute l'humanité ?  
Comment est-il possible de s'engager sur cette voie ?  
Le mal est à l'œuvre en l'absence du bien ?  
Comme le jour s'en va laissant place à la nuit  
Mortel le duel, la lumière contre les ténèbres

Une autre toile du même peintre, représente une chinoise en costume traditionnel, et derrière elle la ville, des gens qui jouent aux échecs dans la rue. Entre en dialogue avec la 1<sup>ère</sup> toile

## RETOUR ARRIERE

Ainsi perdu dans ses pensées, Clément avance  
Devant cette impasse, fait demi-tour  
Sur lui-même et sur sa destinée  
Cherchant obstinément la solution  
A cette insoluble équation  
C'est là qu'il rencontre l'Ange  
Comment te nommes-tu, l'Ange ?  
L'Ange répliqua : Je me nomme Angélique  
Comme indique mon statut  
Sais-tu Angélique que je suis sans espoir ?  
Mon âme est perdue, dans ce monde, ô désespoir  
Peux-tu demander à la Sainte Vierge Marie ou à l'Archange Michaël  
De m'accompagner et me guider dans ce monde-ci  
Angélique, tu m'es un grand secours  
De sauver une âme qui risque d'être damnée  
Clément, n'aie crainte, ton sort est scellé  
Ta cause est entendue là-haut, je cours de ce pas  
A la recherche de la Sainte Vierge Marie et de l'Archange Michaël  
De ce pas, et je t'informerai  
De ce qu'il faut que tu fasses  
Je te rends grâce, ô Angélique, belle Ange  
De ta précieuse aide, mon âme est apaisée  
Je ne mens plus seul à présent  
D'avoir trouvé une armée d'anges qui m'accompagne  
Au milieu de ce chaotique monde.



Gris sur gris, mais qu'est-ce qu'il me dit  
L'oiseau parleur, tout en haut, ils les observent  
Petits hommes emmurés dans un monde de signes  
Prêts à jouer le signal interdit  
Le jeu élimine la peur, ils jouent et rejouent les traditions  
Le temps émiettant les non-dits, ceux de la femme tournant le dos aux reproches du mari.

Une fleur sans attrait délimite le chemin de la rencontre. Ceux des ouvriers invisibles construisant les buildings.

Le bus est vide d'ennui, il ne transporte pas de voyageur. Il y a du travail pour tout le monde ici.

Les deux joueurs semblent si isolés, perdus pour eux, pour la société.

La publicité pour la firme Coca-cola, insulte les présences.

La femme isolée s'insurge au-dessus d'un monde qui n'est pas encore le sien mais envieuse, accapareuse, elle veille en se dissimulant

Je suis là devant vous. Être vivant et colorée aux désirs incarnés.

Suis-je un espoir, celui d'une nouvelle société. Je suis en vie. Je sens, je souris et je respire grâce à mon cœur que je protège d'une tendre main. Viendraient-ils me prendre, dicter mes émotions, me ravir mes illusions ?

Je dois oser un peu plus, m'a confié l'oiseau moqueur. Ta tête n'est pas encore pleine de couleurs. L'ambiguïté de ton expression laisse la place à la confusion. Moque-toi, prends ton envol, fait mourir la suspicion.

Alors j'ai peint mes chaussures en rouge, gonflé et plissé ma jolie jupe, redessiné mon pull à l'envers. Je vis et vous regarde amis

Dang



**APOCALYPSE CHINATOWN / SAN-FRANCISCO**  
**11 septembre 2001 / Joël Hennequin**



Je me réveille, je fais surface, un mal de tête horrible, des nausées, du vomi sur ma chemise et mon pantalon. Dans le brouillard, machinalement je palpe mes poches dans mon pantalon : portefeuille, argent, carte bancaire, clés disparus. Où suis-je ? Qu'elle heure est-il ? Comment me suis-je retrouvé ici ? Je suis allongé sur le sol au fond d'une impasse. Une odeur prégnante pique mes narines. A ma gauche des dizaines de poubelles alignées, pleines, des tas d'ordures par terre, un chien galleux, deux chats squelettiques, des rats et souris se partagent les détritrus.

Je ne suis pas seul, j'aperçois un hippie avec une contrebasse et un tambour.

Un autre gratte sa guitare et fume un joint, une odeur de marijuana flotte au-dessus de ma tête. Il a une barbe jusqu'aux genoux et chante "Imagine" de John Lennon.

Une jeune femme à moitié nue, les cheveux gras, de la crasse sur la peau est en extase en écoutant le barbu. L'odeur qui caresse mes narines venant de ces personnages est plus forte que celles des poubelles. Petit à petit je refais surface ; Je me souviens d'avoir fait connaissance deux jours auparavant d'une charmante dame suédoise. Elle m'avait invité chez des amis dans ce quartier de Chinatown. Dans l'appartement, plusieurs personnes, un couple d'Hollandais, un humoriste homosexuel, un transgenre brésilien, un ancien ministre français incognito accompagné d'une punk aux cheveux rose et deux énormes anneaux sur la langue, ainsi que d'autres personnes insignifiantes. L'heure de la fin ultime est arrivée. Vous allez tous payer d'avoir pêché, d'avoir détruit la planète, d'avoir fait la guerre, d'avoir développé la luxure...Je voyais des squelettes de chats, rats, aux pieds des poubelles, aux pieds de poubelles gigantesques. Du vent, une tempête, des trombes d'eau, la pleine lune, des chauves-souris qui frôlent mon corps, un hibou, les sirènes hurlantes des ambulances et des voitures de police. Un incendie dans un immeuble d'une rue adjacente. Qui était cette personne dont j'avais fait connaissance deux jours plus tôt ? Le diable ? Qu'elle substance m'avait elle fait boire ? Comment suis-je arrivé dans cette rue sordide ? Le saurai-je un jour ?

Après deux heures de flottement je me traîne en titubant et me dirige vers une station de métro. Les gens s'écartent de moi dans la rame, certainement à cause de l'odeur et de mes vêtements dépouillés.

Arrivé à l'hôtel, une peur panique me saisit. Et si j'avais attrapé le sida et combien d'argent on a retiré avec mes deux cartes bancaires ?

J'ouvre un oeil et j'entends la voix douce et suave de ma chérie :

-Allez mon amour réveille-toi, on a rendez-vous dans une heure à Chinatown avec la charmante personne dont on a fait connaissance pour visiter et déjeuner chez des amis à elle...

Moi, je me dépêche, je suis certain que l'on va passer une excellente journée avec cette personne très gentille.